

**Anna Battaglia**  
Université de Turin, Italie  
**Joëlle Gardes Tamine**  
Université de Paris IV-Sorbonne, France  
anna.battaglia@unito.it, joelle.gardes\_tamine@paris-sorbonne.fr



Apprendre une langue, c'est enrichir le nombre de synonymes que l'on possède pour une même réalité, c'est passer de sa propre langue à celle des autres et de celle des autres à la sienne propre en jouant des possibilités qu'offrent ses synonymes. C'est sur cet aspect de la circulation entre les langues qu'une journée d'étude, organisée par l'unité de recherche *Sens Texte Histoire* de l'Université de Paris IV-Sorbonne et par le Dipartimento di Scienze del Linguaggio e Letterature Moderne e Comparate dell'Università degli Studi di Torino, s'est tenue à Turin le 17 mars 2009 avec pour objectif de réfléchir sur le rôle de la synonymie dans la traduction.

La question de la synonymie, généralement envisagée à l'intérieur d'une langue - synonymie intralinguale - contrairement à ce que pense Josette Rey Debove<sup>2</sup> se pose pourtant aussi à nos yeux d'une langue à l'autre, quand il s'agit de traduire - synonymie interlinguale. De fait une très grande distance ne sépare pas la correspondance de termes entre niveaux et registres de langue (« écœurant » et « dégueulasse » ; « jaunisse » et « ictère ») de celle qui existe entre langues différentes (« rouge » et *rosso* ou *red*). Si, comme le souligne Catherine Fuchs<sup>1</sup> dans ses travaux sur la paraphrase, le passage d'un système de langue à l'autre, et donc d'une forme à une autre, modifie nécessairement la représentation du contenu, l'existence des connotations entraîne de même, à l'intérieur d'une langue, des différences de contenu, même infimes. Une des questions que nous avons posées est ainsi celle du lien entre unités qui expriment *grosso modo* le même contenu et du degré d'équivalence entre elles.

Cette équivalence, nous l'avons envisagée essentiellement sous l'aspect de la synonymie interlinguistique, considérée d'un point de vue strict comme relation sémantique entre deux (ou plusieurs) unités lexicales dont la forme diffère, mais aussi plus largement comme notion qui permette de juger de la fiabilité de la correspondance entre deux textes. En d'autres termes, nous nous sommes placées aussi bien au niveau du mot qu'à celui de la phrase et de son au-delà. D'un côté, une perspective restreinte et lexicale, de l'autre une perspective large et rhétorique où le contexte, la globalité du texte, et le style même de

l'auteur, dans un cas d'un texte littéraire, doivent être pris en considération. Avec la traduction la question de la synonymie apparaît sous un jour particulièrement complexe, puisqu'il s'agit d'articuler ces deux points de vue, comme le développe la première partie théorique de la communication de Anna Battaglia et de Joëlle Gardes Tamine. Les participants du colloque, linguistes et souvent aussi traducteurs, l'ont posée de manière plus spécifique, qu'il s'agisse de renvoyer à leur propre expérience ou de confronter la version traduite d'un texte à l'original. La traduction est un processus dynamique et les questions de subjectivité, celle qui se marque dans les énoncés eux-mêmes et celle du traducteur, ne peuvent être évitées. La traduction n'est jamais neutre, elle doit prendre en compte le système des langues envisagées, mais aussi la diversité des usages, des niveaux et des registres. Ce sont tous ces aspects qu'explorent les communications rassemblées dans ce volume.

Une première partie était consacrée aux questions d'histoire : les articles d'Anne Salamon, de Mathilde Thorel, de Danielle Bouverot et de Françoise Berlan sont des témoignages sur la façon dont des époques différentes de la nôtre ont envisagé et pratiqué la traduction. L'article d'Anne Salamon d'une manière plus précise s'intéresse à la créativité lexicale à partir du mot *strenuitas* et de son calque français *strenuité* à travers les définitions et les gloses que les textes en proposent à la fin du Moyen Âge. La pratique de la glose est également abordée par Mathilde Thorel à travers l'emploi des binômes synonymiques qui manifestent de plus la fonction stylistique de la synonymie lexicale en particulier dans une langue difficile comme celle du *Peregrino*, roman italien composé à la fin du Quattrocento. C'est de lexicographie que traite Danielle Bouverot dans son analyse des relations entre les termes de musique italiens et les termes qui leur correspondent dans les dictionnaires français du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> et qui constituent soit des emprunts soit des calques. Quant à la communication de Françoise Berlan sur La Bruyère traducteur de Théophraste, elle montre que la traduction ne joue pas simplement « d'une langue à l'autre » mais « d'un genre à l'autre » : celui des *Caractères* impose en effet des choix linguistiques et stylistiques spécifiques.

La réflexion sur les genres se poursuit avec la seconde partie qui traite de deux genres aussi opposés que possibles : le roman policier et la poésie. Pourtant Valerio Fissore démontre que tout texte obéit aux mêmes exigences d'expressivité et de communication, auxquelles le traducteur doit répondre lui aussi : les exemples qu'il emprunte à *The Big Sleep* de Raymond Chandler en sont la preuve. Pour ce qui est de la poésie, dans leur article commun, Anna Battaglia développe l'exemple de sa propre traduction d'*Oiseaux* de Saint-John Perse et Joëlle Gardes Tamine celui de la traduction qu'elle a proposée d'un poème d'un poète italien contemporain, Giorgio Cittadini. Dans ces deux cas les questions de rythme et de musicalité posent tout de même des problèmes spécifiques indéniables.

La dernière partie rassemble quatre interventions qui traitent de problèmes linguistiques circonscrits. Alberto Bramati étudie dans sa propre traduction d'un roman de Laurent Mauvignier les problèmes posés par le pronom « ça », au carrefour de la syntaxe et de la stylistique. Deux articles portent sur le

lexique. Adriana Orlandi traite de la traduction des noms abstraits, et plus particulièrement de la traduction italienne des noms de procès en *-ment* dans un corpus consistant en cinq traductions italiennes du roman *Les frères Zemganno* (1879) d'Edmond de Goncourt. Françoise Rigat se penche sur les difficultés que présente la traduction du mot « citoyen » en italien et la codification proposée par les textes officiels auxquels elle s'intéresse. Ce sont déjà des questions de terminologie qui sont soulevées: elles sont approfondies dans la contribution de Luciana Soliman à propos de l'informatique.

## Notes

<sup>1</sup> Fuchs, C., 1994. *Paraphrase et énonciation*. Gap/Paris : Ophrys.

<sup>2</sup> Rey-Debove, J., 1997. « La Synonymie ou les échanges de signes comme fondement de la sémantique ». *La synonymie, Langages*, n° 128, p. 91-112.



**Anna Battaglia**

Università di Torino, Italia

**Joëlle Gardes Tamine**

Università di Parigi IV-Sorbona, Francia

anna.battaglia@unito.it, joelle.gardes\_tamine@paris-sorbonne.fr

Imparare una lingua significa arricchire la quantità di varianti e sfumature per riferirsi ad un'unica realtà, significa passare dalla propria lingua a quella degli altri e da quella degli altri alla propria giocando sulle possibilità offerte dalle analogie tra segni. È su questo aspetto della circolazione tra le lingue che il 17 marzo 2009 si è tenuta a Torino una giornata di studio organizzata dall'unità di ricerca *Sens Texte Histoire* dell'Università di Parigi IV-Sorbona e dal dipartimento di Scienze del Linguaggio e Letterature Moderne e Comparate dell'Università degli Studi di Torino, con l'obiettivo di riflettere sul ruolo della sinonimia in traduzione.

Se la nozione di sinonimia viene presa in considerazione soprattutto all'interno di una sola lingua - sinonimia interlinguistica - noi riteniamo che, quando si tratta di tradurre, e contrariamente a quanto afferma Josette Rey Debove<sup>2</sup>, si possa parlare anche di sinonimia interlinguistica cioè di sinonimia nel rapporto tra una lingua e l'altra. Di fatto la corrispondenza di termini appartenenti a diversi livelli e registri linguistici (« infingardo » e « pigro » « satollo » e « sazio ») non è molto lontana da quella che esiste tra lingue diverse (*rouge*, « rosso » o *red*). Se, come sottolinea Catherine Fuchs<sup>1</sup> nei suoi lavori sulla parafrasi, il passaggio da un sistema linguistico all'altro, e dunque da una forma a un'altra, modifica necessariamente la rappresentazione del contenuto, l'esistenza delle connotazioni comporta allo stesso modo, all'interno di una lingua, differenze di contenuto per quanto infime possano essere. Una delle questioni che ci siamo posti è così quella del legame tra unità che esprimono grosso modo lo stesso contenuto e quella del grado di equivalenza tra loro.

Questa equivalenza l'abbiamo esaminata essenzialmente sotto l'aspetto della sinonimia interlinguistica, considerata dal punto di vista di una relazione semantica tra due (o varie) unità lessicali diverse nella forma, ma, in un'ottica più ampia, anche come nozione che permetta di giudicare l'affidabilità della corrispondenza fra due testi. In altri termini ci siamo posti tanto al livello della parola quanto a quello della frase e oltre. Da un lato una prospettiva ristretta e lessicale, dall'altro un'ampia prospettiva retorica dove il contesto, la globalità del testo, e lo stile stesso dell'autore, soprattutto nel caso di un testo letterario, devono essere presi in considerazione.

Con la traduzione la questione della sinonimia appare sotto una luce particolarmente complessa dal momento che si tratta di articolare questi due punti di vista : la prima parte dell'intervento di Anna Battaglia e di Joëlle Gardes Tamine ne sviluppa le implicazioni teoriche. I relatori del convegno, linguisti e spesso anche traduttori, l'hanno posta in maniera più specifica, che si tratti di riferirsi alla propria esperienza personale o che si tratti di confrontare la versione tradotta di un testo con l'originale. La traduzione è un processo dinamico e le questioni della soggettività, quella che si manifesta negli enunciati stessi e quella del traduttore, non possono essere ignorate. La traduzione non è mai neutra, deve tenere conto del sistema delle lingue di cui si occupa, ma anche della diversità degli usi, dei livelli e dei registri linguistici. Sono questi gli aspetti sviluppati dagli interventi riuniti nel presente volume.

Una prima parte è dedicata alle questioni storiche : gli articoli di Anne Salamon, di Mathilde Thorel, di Danielle Bouverot e di Françoise Berlan testimoniano dei modi in cui epoche diverse dalla nostra hanno concepito e praticato la traduzione. L'articolo di Anne Salamon in particolare si interessa alla creatività lessicale a partire dalla parola *strenuitas* e dal suo calco francese *strenuité* attraverso le definizioni e le glosse proposte dai testi alla fine del Medioevo. La pratica della glossa è affrontata anche da Mathilde Thorel attraverso i binomi sinonimici che riferiscono anche della funzione stilistica della sinonimia lessicale in particolare in una lingua difficile come quella del *Peregrino*, romanzo italiano composto alla fine del Quattrocento. Di lessicografia si occupa invece Danielle Bouverot nella sua analisi delle relazioni tra i termini musicali italiani e i termini corrispondenti nei dizionari francesi del XVIII e del XIX, e che si presentano come calchi e come prestiti. Nel suo intervento su La Bruyère traduttore di Teofrasto, Françoise Berlan dimostra che la traduzione non opera soltanto « da una lingua all'altra » ma da « da un genere all'altro » : quello dei *Caractères* impone in effetti specifiche scelte linguistiche e stilistiche.

La riflessione sui generi prosegue nella seconda parte che tratta di due generi molto lontani fra loro : il romanzo poliziesco e la poesia. Valerio Fissore tuttavia dimostra che ogni testo, a qualunque genere appartenga, ha precise esigenze di espressività e di comunicazione alle quali il traduttore deve far fronte : gli esempi che prende dal *Grande sonno* di Chandler ne sono la prova. Per ciò che concerne la poesia, in un articolo scritto in comune, Anna Battaglia sviluppa l'esempio della propria traduzione di *Oiseaux* di Saint-John Perse e Joëlle Gardes Tamine quello della traduzione da lei realizzata di un poeta italiano contemporaneo, Giorgio Cittadini. In entrambi i casi le questioni di ritmo e musicalità pongono innegabili problemi specifici.

L'ultima parte del volume riunisce quattro interventi che trattano di problemi linguistici circoscritti. Alberto Bramati studia nella propria traduzione di un romanzo di Laurent Mauvignier i problemi posti dalla resa in italiano del pronome *ça*, al limite tra la sintassi e la stilistica. Due articoli riguardano il lessico : Adriana Orlandi tratta della traduzione dei nomi astratti e più in particolare della traduzione italiana dei nomi in *-ment* in un corpus che consiste di cinque traduzioni italiane del romanzo *Les frères Zemganno* (1879) di Edmond de Goncourt. Françoise Rigat analizza le difficoltà presentate dalla traduzione in

italiano della parola *citoyen* e la codificazione proposta dai testi ufficiali presi in esame. È verso le questioni di terminologia che si spostano così gli interessi : questioni che trovano il loro approfondimento nel contributo di Luciana Soliman a proposito dell'informatica.

## Note

<sup>1</sup> Fuchs, C., 1994. *Paraphrase et énonciation*. Gap/Paris: Ophrys.

<sup>2</sup> Rey-Debove, J., 1997. « La Synonymie ou les échanges de signes comme fondement de la sémantique ». *La synonymie, Langages*, n. 128, pp. 91-112.